

Julia Kristeva

meurtre à Byzance

PHILIPPE FOREST

Éditions Fayard

■ Le critique, le libraire, le lecteur devraient en principe ne pas hésiter très longtemps avant de décider de quel genre littéraire relève (et en conséquence dans quelle rubrique du journal, à quel rayon du magasin ou de la bibliothèque il convient de ranger) le tout nouvel ouvrage de Julia Kristeva que font paraître aujourd'hui les éditions Fayard : *Meurtre à Byzance*. À chacune de ses pages, le livre affiche en effet tous les signes les plus explicites qui appellent à le classer dans la catégorie du « thriller », de la « detective-fiction » ou encore du « mystery novel » enquête, histoire de crimes et de complots, problèmes à tiroirs, feuilleton à rebondissements, et jusqu'au style qui mime l'écriture relâchée, la fausse oralité propre aux auteurs de « polars ». Toutes les conventions du genre sont bien là. Il n'en est aucune qui ne soit rigoureusement respectée. Et c'est bien cela, justement, qui conduit le critique, le libraire, le lecteur à revenir sur sa toute première impression et à se demander ce que peut bien cacher un livre qui surenchérit ainsi sur toutes les règles. Là où le roman policier se contente le plus souvent de poser et de résoudre une énigme, le récit n'étant rien d'autre que celui de la résolution différée, contrariée et finalement victorieuse de cette énigme, *Meurtre à Byzance* double la mise et repose en vérité sur deux énigmes à la fois : deux énigmes qui, il est vrai, n'en font sans doute, au bout du compte, qu'une seule mais dont le jeu confère au propos de Julia Kristeva une signification comme dédoublée qui en démultiplie l'intérêt. La première de ces deux énigmes est l'affaire du personnage principal du roman : Stéphanie Delacour, journaliste à *l'Événement de Paris*, détective improvisée qu'un reportage rappelle sur le sol de l'imaginaire Santa-Barbara où le précédent roman de Julia Kristeva (*Possessions*, 1996) nous l'avait déjà montrée élucidant le mystère sanglant de Gloria Harrison, la femme sans tête, et qu'une autre affaire, plus obscure encore, oblige cette fois à faire alliance avec le commissaire principal Northrop Rilsky, policier poète, luttant avec élégance contre les forces du crime et de la corruption et dont la jeune journaliste décide de faire son amant. Car à Santa-Barbara – dans ce pays situé nulle part car il est désormais partout sur la carte, en chacun des lieux du petit village planétaire mafieux –, tandis qu'un serial killer surnommé Numéro Huit extermine selon un rituel savant les dignitaires de la toute puissante secte du



Julia Kristeva
(© J. Foley/Opale)

Nouveau Panthéon, Sébastien Chrest-Jones, un respectable historien qu'une lubie soudaine passionne pour l'épopée des Croisades, après avoir assassiné sa maîtresse chinoise, disparaît sans laisser de trace, lancé sur la piste amoureuse d'une chroniqueuse byzantine elle-même morte depuis près d'un millénaire. Et le soupçon naît dans l'esprit du lecteur que ces deux hommes – l'intellectuel et le psychopathe –, après tout, n'en sont peut-être qu'un. La seconde des deux énigmes soulevées par *Meurtre à Byzance* concerne l'auteur du roman : Julia Kristeva, qu'on peut présenter sans risque d'erreur ni soupçon de complaisance comme l'une des principales figures intellectuelles d'aujourd'hui, l'une des plus illustres représentantes de ce qu'on nomme de l'autre côté de l'Atlantique la « French Theory », l'auteur d'une vingtaine d'essais capitaux parmi lesquels *la Révolution du langage poétique*, *Pouvoirs de l'horreur*, *le Temps sensible*, et plus récemment les trois volumes du *Génie féminin*, l'ensemble composant l'une des sommes les plus cohérentes et les plus stimulantes de la pensée actuelle. Mais aussi, et depuis plus de dix ans, avec *les Samourais* ou *le Vieil Homme et les loups* la signataire de romans qui revendiquent sans aucun embarras leur ambition populaire, faits de la même bonne vieille étoffe dont on fait les best-sellers, assumant jusqu'au bout leur désir de raconter

une vraie histoire en ne renonçant à aucun des artifices un peu grossiers du roman sentimental ou policier. Et le soupçon vient cette fois au lecteur que ces deux femmes – la théoricienne et la romancière –, si différentes l'une de l'autre, décidément, ne peuvent pas faire une seule et même personne.

Et pourtant, la réussite de *Meurtre à Byzance*, le pari gagné par l'auteur, tiennent à ce que le lecteur finisse par accepter l'improbable, l'impossible, et à se laisser prendre au jeu du récit et séduire par le tour de prestidigitation (le roman, et tout particulièrement, le roman policier est-il autre chose, au fond ?) qu'accomplissent sous ses yeux Stéphanie Delacour et Julia Kristeva, la journaliste et l'intellectuelle – lancées ensemble dans une seule et même enquête sur le Mal et ses origines, cherchant leur chemin dans cet espace désormais sans repères ni frontières qu'est devenu le monde et où chacun, apatride et errant, se découvre un étranger parmi les étrangers.

Julia Kristeva n'est certainement pas le seul écrivain d'aujourd'hui à pratiquer le « faux polar » et à trouver en lui une voie pour renouveler et subvertir les formes usées du vieux roman. Mais quelque chose la met à part de tous les autres écrivains qui s'essayent à la même entreprise et confère à ses romans une valeur qui manque à la plupart de leurs livres. Quoi ? Peut-être simplement le fait de croire vraiment à la force des fables – aux ressources du récit, et de ne pas considérer le roman comme un genre exténué voué seulement aux exercices de style, l'objet exclusif de trop exquises parodies, de pastiches vains et prétendument virtuoses. Parce qu'elle croit en lui, Julia Kristeva, lui redonnant cette force de positivité qui partout lui fait défaut, fait du roman une parole qui sache se tenir « à la verticale des images », en surplomb de cette surface hypnotique à laquelle le Spectacle réduit toute réalité. Il y a là aussi une leçon littéraire à entendre, une leçon qui place le roman sous le signe double de l'ironie et de l'optimisme (ni l'ironie sans l'optimisme, ni l'optimisme sans l'ironie) et du même coup l'engage dans une errance enchantée, met la pensée joyeusement en mouvement, faussant compagnie à toutes les certitudes criminelles, en direction d'un lendemain toujours possible et sans cesse à inventer « Vous verrez, seul le voyage vaut le détour, le déplacement, c'est en écrivant le crime qu'on s'en évade, pas avant, jamais sans cela, rien que dans le déracinement, la traversée des apparences, le dénouage des liens, le suspens ». ■